

genre. Comme pour le reste de l'ouvrage, ils suivent les normes des *Oxford Medieval Texts*, dont le savoir-faire éditorial est exemplaire. En définitive, nous disposons désormais d'un instrument essentiel pour approfondir l'histoire politique et intellectuelle des XII^e et XIII^e s. Plus largement, cet ouvrage nous éclaire puissamment sur la culture des clercs de la période, sur leurs méthodes de travail, sur leur perception du pouvoir, sur leur religiosité et sur leur imaginaire.

Martin AURELL.
UMR 7302 – CESC
Université de Poitiers

GILLES DE CORBEIL, *Liber de virtutibus et laudibus compositorum medicaminum*, M. AUSÉCACHE (éd. et comm.), Florence, Sismel (Edizione nazionale «La Scuola Medica Salernitana», 8), 2017.

Cet ouvrage est le fruit d'un long travail issu d'une thèse de doctorat, soutenue à l'École pratique des hautes études, consacrée au *Liber de virtutibus et laudibus compositorum medicaminum* de Gilles de Corbeil. Ce poème médical avait fait l'objet d'une première édition imprimée en 1721 par les soins de Polycarpe Leyser, puis en 1826 par Ludwig Choulant : les deux éditions étant réalisées à partir d'une copie effectuée par Marquard Gude entre 1659 et 1663. Mais par la suite un manuscrit médiéval fut découvert (Londres, BL, Add. 12399) – sans doute celui qu'avait copié Marquard Gude – et c'est ce qui permet à Mireille Ausécache de proposer une édition sur des bases philologiques plus sûres. Elle fait précéder son édition critique d'une étude de près de 160 p. s'inscrivant « dans le cadre de l'histoire de la pensée médicale ». Le premier chapitre essaie de retracer la vie connue de façon peu assurée de ce « médecin-poète » qu'est Gilles de Corbeil. Après avoir étudié les arts libéraux à Paris, probablement à l'École du Petit-Pont, il poursuit des études de médecine dans la célèbre « école de Salerne ». S'il est possible qu'il soit passé par Montpellier sans vraiment y résider, il est sûr qu'il a demeuré à Paris. Son œuvre est en fait la principale pourvoyeuse de données biographiques. Son *Liber de virtutibus*, un poème de 4 663 vers, est destiné à ses étudiants et a aussi été écrit, comme le souligne M. Ausécache, avec la préoccupation « nationale » de « donner à la médecine du nord de la France ses lettres de noblesse ». Le deuxième chapitre montre la profondeur de l'empreinte salernitaine sur Gilles de Corbeil. M. Ausécache offre un état des lieux des connaissances sur cette école qui n'était pas « une structure organisée sur le plan institutionnel », mais un « regroupement d'élèves autour de maîtres réputés », maîtres

qu'elle présente dans leurs liens personnels et intellectuels avec Gilles de Corbeil : Musandinus, Maurus, Matheus Platearius, etc. Elle montre aussi les principales sources médicales salernitaines qu'il utilise : l'*Antidotarium magnum*, le *Liber iste*, l'*Antidotarium Nicolai*... Gilles de Corbeil est un pionnier dans la transmission du savoir médical salernitain à Paris. La renommée de son vivant fut, semble-t-il, assez grande, mais sa postérité fut de courte durée. Le troisième chapitre s'attache au lexique ; ce dernier est déterminé par une double exigence : véhiculer la connaissance médicale et répondre aux normes de la poésie latine (qu'il s'agisse de métrique ou de jeu de métaphores). M. Ausécache attire l'attention, p. ex., sur l'emploi changeant du mot grec *crasis* ou de son équivalent latin *complexio*. Son analyse lexicale est structurée par type de maladies : tête, poitrine, abdomen, organes génitaux, ensemble du corps. Le quatrième chapitre s'attache à « l'arrière-plan théorique » : la médecine de Gilles de Corbeil se veut rationnelle. Il suit la « médecine des contraires », appliquant par exemple des médecines froides aux causes chaudes des maladies. Mais il est fait aussi une place (comme du reste, c'était le cas chez Galien) à des substances comme la scammonée efficace contre la bile, en dépit de ses qualités qui n'entrent pas dans le cadre de la « médecine des contraires » – ce qui, notons-le, sera appelé plus tard l'action par les propriétés occultes. Le cinquième chapitre montre comment le poème de Gilles de Corbeil témoigne de la professionnalisation du médecin. Entre modèles et contre-modèles de médecin, il fait comprendre des questions importantes comme celles de la formation, de l'expérience et de la rémunération. Le sixième chapitre étudie le *Liber de virtutibus* comme « œuvre littéraire ». La culture littéraire de Gilles, son intérêt pour les auteurs classiques (Sénèque, Ovide, Horace, Virgile) qui caractérise cette « Renaissance du XII^e siècle », se reflète dans cette œuvre à vocation didactique, composée de deux prologues, en prose et en vers, et de quatre livres d'inégale longueur. M. Ausécache montre la richesse des digressions dans lesquelles se complaît le médecin-poète qui, de fait, finissent par l'éloigner du but didactique qu'il affiche.

L'édition repose sur des choix explicites dans le septième chapitre. Le ms. de Londres où se trouve actuellement le poème est l'une des deux parties d'un codex plus volumineux qui était possédé à l'abbaye de Saint-Victor. Il comprend d'autres œuvres de Gilles de Corbeil et peut être daté du début du XIII^e siècle, soit à une date assez proche de celle où le *Liber de virtutibus* fut rédigé (dans les années 1190 probablement). M. Ausécache choisit de respecter

scrupuleusement la graphie du texte, et d'indiquer aussi les rubriques en marge conçues pour rendre le texte aisément consultable. Les interventions éditoriales se limitent donc à ce qui est indispensable pour la compréhension du texte : par exemple, la ponctuation d'origine est respectée, sauf quand elle induirait le lecteur en erreur ; des majuscules sont ajoutées aux noms propres et aux noms des médicaments composés. L'apparat critique indique les corrections effectuées par l'éditeur ; l'apparat des sources repère les sources médicales, mais aussi les citations bibliques et littéraires (même si l'exhaustivité est impossible dans ce domaine).

Si le texte latin n'est pas traduit en français, l'édition critique, réalisée avec un grand soin, est suivie d'un commentaire linéaire très précis qui indique le sens du texte, en le situant systématiquement dans la tradition médicale et son contexte historique, ce qui est un choix éditorial judicieux. L'ouvrage comprend une abondante bibliographie (sources et études) et plusieurs index : « noms propres et adjectifs dérivés », maladies, et simples, fournissant ainsi au lecteur de précieux instruments de travail. Ce remarquable travail parfaitement abouti offre ainsi à la communauté scientifique un témoignage d'une grande importance sur la médecine pré-universitaire entre Salerne et Paris et permet de se plonger avec science dans une œuvre importante de la littérature médicale médiévale.

Nicolas WEILL-PAROT,
EPHE

HARTMANN VON AUE, *Le Pauvre Henri. Der arme Heinrich. Récit allemand du XII^e siècle. Version A et B*, P. DEL DUCA (éd.), Grenoble, UGA Éditions (Moyen Âge européen), 2018.

L'éditeur de cette nouvelle édition du *Pauvre Henri* de Hartmann von Aue, un ouvrage du moyen-haut-allemand très connu, réussi à rendre ce texte de l'apogée du Moyen Âge accessible à un large auditoire francophone. Il se prête en effet de manière idéale aux étudiant·e·s et à la lecture dans un contexte académique.

Premièrement, il convient de souligner l'introduction approfondie et complète de Patrick del Duca. Elle contient des généralités sur le texte et son auteur, la place de ce texte parmi les œuvres de Hartmann, le(s) mécène(s), la renommée du poète et son style narratif, sur le contenu (par exemple : le motif de la lèpre au Moyen Âge, la guérison par le sang et sa tradition littéraire ainsi que la problématique de

la différence de statut), sur les personnages (Henri et la pucelle), de même que sur l'historique de la tradition (les manuscrits et les fragments). Grâce à l'introduction, le lecteur est bien préparé lorsqu'il débute son travail d'analyse et d'interprétation du texte. Ces informations fournies dès le début du livre lui donnent en effet certaines orientations et références très utiles.

Nous allons analyser plus précisément ces éléments ci-dessous.

Dans le premier paragraphe de l'introduction, P. del Duca donne toutes les informations importantes permettant de classer *Le Pauvre Henri* dans le contexte socio-historique du XI^e au XII^e s. L'éditeur met en effet l'accent sur deux théories de classification. Il les déduit de l'explication des *minores milites*, des ministériels du XI^e au XII^e s. et du titre *ritter*, qu'Hartmann s'attribue dans le prologue : la première théorie est que *Le Pauvre Henri* est un récit fictif. La seconde est le fait que, le texte « ne ser[t] qu'à légitimer l'ascension ou le désir d'ascension sociale de Hartmann » (p. 9). En soulevant ces théories, P. del Duca encourage dès le début le lecteur à se poser des questions lorsqu'il lira le texte de Hartmann.

Sur la base de la version A et B du *Pauvre Henri*, P. del Duca discute des difficultés d'un classement certain du texte dans un unique genre littéraire. Pour la version A, il propose de le considérer comme « un conte divertissant » (p. 11), alors que la version B serait « un *exemplum* » (*ibid.*). Malgré tout le soin apporté, on regrette à ce propos qu'il manque de références à la littérature secondaire, ce qui pourrait certainement aider les lecteurs, en particulier les étudiant·e·s.

Le résumé reste bref et est centré sur le motif du châtiment divin par la lèpre. L'éditeur se consacre longuement à ce sujet expliquant sa signification et sa portée symbolique au Moyen Âge en se référant à d'autres textes comme *Les Dialogues de Grégoire le Grand*, *La Chronique impériale* ou *Tristan* de Béroul. P. del Duca étend la comparaison jusqu'à Bernard de Clairvaux et les sept sortes de lèpre dans un des sermons de *In tempore Resurrectionis* (PL 183). On peut constater que l'éditeur offre un vaste répertoire de liens possibles, utiles pour la suite de l'analyse et des recherches concernant le texte principal. Ainsi, l'éditeur souligne que *Le Pauvre Henri* est moins « l'histoire d'une famille particulière, [qu'] une allégorie qu'il faut savoir interpréter » (p. 14). Pour ce faire, il est nécessaire de connaître le fait que la maladie du protagoniste est une maladie de l'esprit qui requière qu'Henri se renouvelle au fond de son